

‘Faut-il que j’écrive en vers...?’ *Poésies* et prosodie chez Isidore Ducasse, Comte de Lautréamont

A la fin du quatrième chapitre de son *Problème du mal*, le moraliste Ernest Naville cite un poème de Lamartine, et clôt ainsi sa démonstration d’une ‘solution’ à ce problème:

M. de Lamartine, auquel j’emprunte ces vers, s’est fait ailleurs l’harmonieux interprète de la pensée que je combats, du choix à faire entre la doctrine de la chute et la doctrine du progrès:

L’homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.
Soit que, déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire;
Soit que de ses désirs ‘immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur:
Imparfait ou déchu, l’homme et le grand mystère.

Je réponds au poète, en usant de ses expressions, dont j’altère la beauté pour les mettre au service de mon idée:

Imparfait *et* déchu, l’homme vit sur la terre;
Mais c’est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

Dans le procédé employé ici par Naville, il y a quelques ressemblances avec la correction ducassienne, qui ‘serre de près la phrase d’un auteur, se sert de ses expressions, efface une idée fautive, la remplace par l’idée juste’.

La méthode a déjà servi dans les *Chants*, par exemple quand Ducasse critique le Romantisme en corrigeant des vers de Lamartine (‘Je te salue, ô mort, libérateur céleste’), et de Sully Prudhomme (‘Poète [...] | Dans le vide muet qui n’a pas d’horizon’):

O *pou*, à la prunelle recroquevillée, tant que les fleuves répandront la pente de leurs eaux dans les abîmes de la mer; tant que les astres graviteront sur le sentier de leur orbite; tant que *le vide muet n’aura pas d’horizon*; tant que l’humanité déchirera ses propres flancs par des guerres funestes; tant que la justice divine précipitera ses foudres vengeresses sur ce globe égoïste; tant que l’homme méconnaîtra son créateur, et se narguera de lui, non sans raison, en y mêlant du mépris, ton règne sera assuré sur l’univers, et ta dynastie étendra ses anneaux de siècle en siècle. *Je te salue, soleil levant, libérateur céleste*, toi, l’ennemi invisible de l’homme. Continue de dire à la saleté de s’unir avec lui dans des embrassements impurs, et de lui jurer, par des serments, non écrits dans la poudre, qu’elle restera son amante fidèle jusqu’à l’éternité.

Dans *Poésies*, où de nouveau Ducasse corrige Lamartine, il serre de près la même phrase que Naville: ‘Non imparfait, non déchu, l’homme n’est plus le grand mystère.’

Le texte de Naville est un exemple de correction dans le sens de l’espoir qui se trouvait certainement devant les yeux de Ducasse au moment où il élaborait sa propre méthode,

puisque c'est ce même chapitre qu'il est censé avoir annoté. L'annotation semble s'opposer au fond de la pensée de Naville – 'N'écrivez pas cette phrase, puisqu'il n'y a que Dieu qui soit affranchi du mal. Et encore!' – mais ici c'est surtout la forme qui m'intéresse dans l'opposition des deux méthodes.

Mettons de côté les différences de sens, pour ne s'occuper que d'une simple distinction formelle: en corrigeant Lamartine, Naville fait des vers, Ducasse de la prose. On peut se demander si le procédé de Naville n'était pas une option pour Ducasse. Lui-même se pose la question: 'Faut-il que j'écrive en vers pour me séparer des autres hommes...?'. Mais là, près de la fin de *Poésies* II, entre deux maximes de Vauvenargues, après quelques cinquante maximes et pensées détournées de leur but, la réponse est évidemment non. Le travail est déjà fait: ce qui sépare Ducasse des autres hommes, son texte des autres textes, a été démontré, sans qu'il ait eu à écrire en vers.

Nous imaginons à peine l'alternatif: les *Poésies* transformées en long poème philosophique, quelque chose dans le genre de Sully Prudhomme, mais bien plus illisible. En relisant les vers de Naville, tout lecteur se réjouit que l'exemple n'a pas été suivi. Rien n'indique que Ducasse aurait été un versificateur plus doué que Naville.

Il a, tout de même, suivi l'idée de Naville, en prenant à part des poésies de Lamartine, de Victor Hugo, pour les corriger dans le sens de l'espoir. Il adapte la technique, au point où l'on peut dire que la correction dans *Poésies* II d'expressions de Lamartine et de Hugo est aussi une correction de la méthode de Naville.

Dans cette communication, je veux signaler et commenter quelques exemples très différents de poésie en vers altérée par Ducasse et mise au service de son idée, pour commenter le rôle du vers corrigé en *Poésies* et le rapport entre la prose poétique de Ducasse et la poésie, souvent prosaïque, des autres hommes.

La dernière phrase de *Poésies* I.38, 'O hurleurs maniaques que vous êtes!', reprend une expression du 'Kaïn' de Leconte de Lisle:

Je veux parler aussi, c'est l'heure, afin que tous
Vous sachiez, ô hurleurs stupides que vous êtes!
Ce que dit le vengeur Kaïn au Dieu jaloux.

Dans le passage de 'stupides' à 'maniaques', on ne peut pas vraiment parler d'une correction d'idée. Au niveau de la forme aussi la différence est minime. Comparé à la désarticulation radicale du beau vers de Lamartine, le rythme de la phrase de Leconte de Lisle est plus ou moins intact. Les huit syllabes de Ducasse pourraient être réinsérées dans le poème-prétexte sans trop en altérer ni la forme ni le fond.

Par contre, il se peut que l'origine prosodique de la phrase de Ducasse en altère le sens. Cela est vrai pour nous, du moins, mais il faut aussi savoir si cette origine se discerne sans recours aux notes d'une édition savante. Pour reconnaître qu'on ait touché au vers, il faut déjà que le vers soit reconnu. On peut imaginer un lecteur allant vite du premier fascicule du deuxième *Parnasse contemporain* au premier fascicule des *Poésies*, reconnaissant au passage la citation de l'un dans l'autre, mais j'imagine que ce lecteur voie plutôt la modernité de la référence

(comme dans la référence à *La Grève du forgeron* de Coppée au paragraphe suivant). Le travail sur le vers est, dans cet exemple, moins important.

La référence à Leconte de Lisle et à Coppée établit un rapport entre Ducasse et la génération poétique de 1860. Dans ce Parnasse contemporain figure un autre poète cité textuellement dans *Poésies*:

L'amour d'une femme est incompatible avec l'amour de l'humanité. L'imperfection doit être rejetée. Rien n'est plus imparfait que l'égoïsme à deux. Pendant la vie, les défiances, les récriminations, *les serments écrits dans la poudre* pullulent. Ce n'est plus l'amant de Chimène; c'est l'amant de Graziella. Ce n'est plus Pétrarque; c'est Alfred de Musset' (*Poésies* II.16).

La phrase en italiques vient d'un poème de Sully Prudhomme: 'Tant [...] | Que l'amour écrira des serments dans la poudre | En mariant la honte avec la volupté'. La situation ici est à la fois plus simple et plus compliquée. Plus simple parce que la phrase est une citation, sans modification d'idée, du discours amoureux des Romantiques; plus compliquée pour deux raisons. Premièrement, l'expression est prise non chez un poète romantique, mais d'un poème explicitement post-, voire anti-romantique, où Sully Prudhomme assume une attitude envers le poète Musset assez semblable à l'attitude de Ducasse. Sully Prudhomme se trouve alors dans la même position que Naville vis-à-vis Ducasse: auteur dont Ducasse reprend le fond, critiquer le Romantisme, mais pas la forme, écrire en vers.

La deuxième complication vient du fait que ce poème de Sully Prudhomme, cette phrase, même, a déjà été repris par Ducasse dans une critique du Romantisme, c'est-à-dire dans l'extrait de la strophe des poux déjà cité: 'Continue de dire à la saleté de s'unir avec lui dans des embrassements impurs, et de lui jurer, par des serments, non écrits dans la poudre, qu'elle restera son amante fidèle jusqu'à l'éternité.' La phrase dans *Poésies* II.16 est alors une citation à la fois d'un vers de Sully Prudhomme et de la prose de Lautréamont, tout en restant allusion à Alfred de Musset.

Sans entrer dans le détail de cet intertexte, on peut demander, de nouveau, ce qu'il en est du vers-prétexte, une fois traduit en prose. En bref, trouve-t-on dans celle-ci la trace du vers primordial? Il me semble que l'isolement de la phrase et son rythme suggère une unité qui s'approche de la forme d'un alexandrin ('les serments écrits dans la poudre pullulent' est un vers qui boite), mais qu'ici aussi la déformation de la poésie est moins importante que la référence aux poètes eux-mêmes.

La plus importante correction de vers dans *Poésies* concerne Hugo, le plus grand poète du siècle, celui qui y est, selon Ducasse, 'le Tout':

Les passions diminuent avec l'âge. L'amour, qu'il ne faut pas classer parmi les passions, diminue de même. Ce qu'il perd d'un côté, il le regagne de l'autre. Il n'est plus sévère pour l'objet de ses vœux, se rendant justice à lui-même: l'expansion est acceptée. Les sens n'ont plus leur aiguillon pour exciter les sexes de la chair. L'amour de l'humanité commence. Dans ces jours où l'homme sent qu'il devient un autel que parent ses vertus, fait le compte de chaque douleur qui se releva, l'âme, dans un repli du cœur où tout semble prendre naissance, sent quelque chose qui ne palpité plus. J'ai nommé le souvenir.

Dans cette reprise de la fin de ‘Tristesse d’Olympio’, les quelques vingt-six mots en italiques sont tirés directement du prétexte. Le fond du poème est transformé; de sa forme survivent certains fragments lexicaux, en quantité suffisante pour qu’on puisse reconnaître le prétexte, mais l’intégrité prosodique du prétexte est perdue à jamais. La destruction du vers dans ce paragraphe est très complexe, mais peut être simplement illustrée par la fin. Voici les quatre derniers vers du poème de Hugo:

Et là, dans cette nuit qu’aucun rayon n’étoile,
L’âme, en un repli sombre où tout semble finir,
Sent quelque chose encor palpiter sous un voile...
C’est toi qui dors dans l’ombre, ô sacré souvenir!

Dans sa transformation du deuxième vers de ce quatrain, Ducasse altère le sens par la suppression de ‘sombre’, mais il veille sur la forme en remplaçant ‘en’ par ‘dans’, composant ainsi un nouveau hémistiche (‘l’âme, dans un repli’). Ce vestige de vers sert à signaler l’origine prosodique de l’ensemble. Par la suite, l’ajout de syllabes désarticule les vers corrigés, comme pour se moquer de cette origine glorieuse. Quand Ducasse remplace le dernier hémistiche de Hugo, ‘ô sacré souvenir’, par une phrase à sept syllabes, il rappelle à notre souvenir ce qui, dans son propre texte, ne palpite plus: c’est à dire, le vers.

Mon dernier exemple est, que je sache, la dernière correction de poésie dans *Poésies*. Un vers de Lamartine, ‘Rien n’est vrai, rien n’est faux; tout est songe et mensonge’ devient: ‘Rien n’est faux qui soit vrai; rien n’est vrai qui soit faux. Tout est le contraire de songe, de mensonge.’ En transformant ce prétexte, Ducasse attaque la forme et le fond des idées de Lamartine.

Pour le fond, on peut se demander s’il valait vraiment la peine de ranimer, pour l’achever, cette pensée banale. Pour la forme, on se demande s’il ne s’y passe pas quelque chose de nouveau. La forme du vers de Lamartine est, comme avant, transformée par l’ajout de syllabes qui, elles, sont chargées de transformer le fond. Mais cette fois-ci le résultat est différent. Il ne s’agit plus de l’expansion d’un vers bien poétique de douze syllabes en prosaïque morceau de quinze. L’expansion du premier hémistiche de Lamartine produit un alexandrin tout à fait régulier (reproduisant, même, dans son rythme – 3 + 3 | 3 + 3 – le rythme du vers-prétexte). La deuxième phrase de Ducasse est elle aussi de douze syllabes, mais – soit par dérision, soit par manque de talent – elle ne forme pas un alexandrin aussi régulier. Dans une version des *Poésies* traduites entièrement en vers, elle passerait sans commentaire. Ici, mise en vedette, à la fin de cette communication, cet alexandrin avorté symbolise la tentation du vers, tentation à laquelle Ducasse a si héroïquement résisté.

La première phrase de *Poésies II* est un alexandrin bien régulier: ‘Le génie garantit les facultés du coeur’. Par la suite Ducasse emploie une prose à la surface de laquelle apparaît, de temps en temps, quelques fragments de vers d’autrui. Certains de ces fragments ont oublié leur origine, leur antique gloire, d’autres en ont gardé la mémoire, ou du moins la retrouve dans les notes de nos éditions modernes.

J’imagine que Ducasse s’en fiche, car, à la fin, la poésie n’est qu’une préoccupation secondaire dans *Poésies*. Pour se séparer des autres hommes, ceux qui écrivent en vers, il a à sa disposition plusieurs méthodes, et nous en avons commenté une ici. Mais il faut se rappeler

qu'il se sépare aussi de certains hommes – Pascal, Vauvenargues, etc. – qui n'écrivent qu'en prose. Ducasse transforme la forme de leurs textes par des procédés analogues (ajout de syllabes, désarticulation de rythmes). Ce faisant, il fait, de la prose de ces moralistes, une pratique prosodique, une poésie. C'est par dérision, sans doute.